

Home sweet home (de Benoît Lamy)¹

Serge Goriely

Dans une maison de retraite de Bruxelles, les résidents subissent le régime autoritaire et infantilisant d'une directrice bornée, et ce malgré les tentatives de Jacques, l'assistant social. L'arrivée d'Yvonne, une pensionnaire hardie, réveille les consciences. Mené par Jules, le plus déterminé de tous, les vieux manifestent leur mécontentement, mais la directrice reste sourde à leurs demandes. Elle renvoie Jacques et durcit le règlement. C'en est trop pour Jules. Il claque la porte du home. Les autres vieillards le suivent et ensemble ils parcourent la ville, résolus à ne plus obéir à personne. La fugue est de courte durée, sauf pour Jules et deux autres pensionnaires qui en profitent pour partir en voyage autour de la Méditerranée. Recherchés par la police, ils sont rapatriés et condamnés à être transférés dans un asile. A cette nouvelle, les autres pensionnaires se révoltent. La police intervient, causant la mort de l'une d'entre eux. Devant le scandale qui s'en suit, la directrice démissionne. Jacques prend sa place, instaurant un régime juste qui est couronné par le mariage de Jules et Yvonne.

Avec ce premier film, Lamy a eu l'audace de rompre avec les habitudes du cinéma belge de fiction de l'époque. Fuyant l'académisme, il s'est intéressé à des situations tirées du quotidien et n'a pas hésité à donner vie à des caractères typiquement belges qu'il laisse s'exprimer avec leurs gestes et leur accent particulier. Dans le même esprit, il a pris également le parti de faire jouer des amateurs (pour la plupart des rôles de vieux) aux côtés d'acteurs chevronnés (Jacques Lippe, Marcel Josz), voire de vedettes françaises (Jacques Perrin, Claude Jade).

Sur cette base, on pourrait prendre *Home sweet home* pour un film « social », c'est-à-dire un film qui se donnerait pour mission de dénoncer un travers flagrant de la société, ici la situation des retraités, victimes d'une institution aveugle et incapable. Tant le scénario que les choix mise en scène semblent par moments nous conduire dans cette voie. Le sort des vieillards ne fait-il pas écho aux souffrances de toutes les victimes des sociétés répressives ? Leur entreprise insurrectionnelle n'est-elle pas exemplaire ? La caméra ne les saisit-elle pas sur le vif ? N'a-t-on pas l'impression d'assister à un documentaire, voire à du cinéma militant ?

Cependant, si la dimension critique est indéniable, l'enjeu du film est plutôt à chercher ailleurs, dans sa capacité à faire rire d'un sujet grave. Ce type de comique se retrouve dans la galerie des personnages, hauts en couleurs, parfois risibles, souvent touchants, ainsi que dans les situations burlesques, voire absurdes qu'ils doivent affronter. Mais il est surtout contenu dans la magnifique idée de départ, celle de prendre pour héros des

¹ Texte paru en anglais sous le titre « Home Sweet Home », in *Directory of World Cinema : Belgium*, Encyclopédie (dir. Marcelline Block et Jeremi Szaniawski), Yale/Bristol, Yale University Press/Intellect Books, 2013, p. 158-160.

seniors, qui plus est de couche sociale modeste, soit des clowns en puissance. Le film permet ainsi d'universaliser leur combat pour la liberté, en le présentant à la fois comme essentiel et pathétique, tendre et pitoyable, glorieux et dérisoire. Dans cette voie originale et souvent difficile à réussir, si un parallèle était à trouver, il serait du côté des films de Forman, dont spécialement *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (dont il partage un schéma narratif similaire) ou de celui des comédies italiennes des années 1970, celles de De Sica, de Monicelli ou de Risi (par leur capacité à dépasser le pittoresque tout en l'intégrant).

Cette force comique, alliant critique, profondeur et générosité, explique sans doute le succès retentissant de *Home Sweet home* en Belgique (restant en tête d'affiche pendant huit mois et réunissant 130.000 spectateurs) ainsi que sa reconnaissance internationale (Prix Spécial du Jury au Festival de Moscou en 1973 et Prix de la Presse Libanaise au Festival International du Liban la même année). A noter qu'en France il est sorti en 1974, sous le nom de *La Fête à Jules*.

Malgré ses efforts, Benoît Lamy ne parviendra pas à renouveler l'expérience de *Home sweet home*. Aucun de ses trois autres films (*Jambon d'Ardennes*, *La Vie est belle*, *Combat de fauves*) n'aura la puissance et la grâce du premier. Cependant, il aura réussi à ouvrir une voie, celle d'un cinéma situé à mi-chemin entre le documentaire et la fiction, entre la captation sur le vif et la reconstitution du réel, utilisant à la fois professionnels et amateurs et donnant souvent lieu à un comique doux-amer. C'est celle que prendront plus tard de nombreux réalisateurs parmi lesquels ceux de *C'est arrivé près de chez vous* ou les frères Dardenne.

Serge Goriely